

Cap sur *Profession du père* : Carnet de voyage d'une lectrice envoûtée

Il est des livres qui, une fois refermés, vous donnent l'impression d'avoir été touché au cœur et de ressentir encore longtemps après l'état de sidération qu'ils ont produit. *Profession du père* est de ceux-là. Un livre qui vous laisse groggy, sonné, abasourdi par le roulis des émotions dans lesquelles vous vous êtes laissé embarquer. La main que le romancier vous a tendue, vous l'avez saisie sans réserve, vous ne l'avez jamais lâchée même au milieu des tempêtes, malmené par le tangage mais captivé par l'ivresse des sensations qu'il a suscitées en vous.

Sorj Chalandon (1) n'a que faire d'un lecteur séduit par la puissance de son imagination. Il le veut tout entier attaché à la trame de son histoire, relié à ses mots, à son style dont l'épaisseur vous enveloppe et vous envoûte.

Relisons les premières phrases et voyons l'habileté avec laquelle il nous prend dans ses filets : « Nous n'étions que nous, ma mère et moi. Lorsque le cercueil de mon père est entré dans la pièce, posé sur un chariot, j'ai pensé à une desserte de restaurant. Les croque-morts étaient trois. Visages gris, vestes noires, cravates mal nouées, pantalons trop courts, chaussettes blanches et chaussures molles. Ni dignes, ni graves. Ils ne savaient que faire de leur regard et de leurs mains. J'ai chassé un sourire. Mon père allait être congédié par des videurs de boîte de nuit. » La noirceur de cette scène pourrait nous donner envie d'abandonner ces deux êtres à leur chagrin en refermant le livre, comme on change de trottoir à la vue d'un grave accident. Mais non, le charme a opéré et il est déjà trop tard pour reculer : le lecteur de Chalandon est peu disposé à rompre le lien, à quitter le jeu. Au contraire, il tient la main du romancier et ne la lâche pas. Pourquoi ? Parce qu'il ne veut pas la lâcher.

Son lecteur serait-il une victime crédule et consentante ? Et Chalandon, un faiseur d'histoires incroyables, un parfait « mythificateur » ? Sans aucun doute. Tout comme les personnages de son roman : André et Emile. Le père et le fils. Commençons par le père. Cet homme qui, dès les premières lignes, fait son apparition sur un axe parfaitement horizontal, les pieds devant comme on dit.

Un personnage à qui la lectrice que je suis donne la main sans comprendre lorsque le livre ressuscite son passé. L'homme aux mille vies. Ami intime d'un capitaine de l'armée américaine qui, après avoir fait du slalom sur une piste entre deux avions croise la route d'un camion, perd son bras et le ramasse après l'accident. André, l'exorciseur qui, pour guérir

l'asthme de son fils, invoque Lucifer et rend grâce à Dieu. André, le ténor des Compagnons de la Chanson qui doit renoncer à sa carrière parce que son talent écrase les autres. Il s'offre le luxe en partant de consoler Edith Piaf, déchirée par le chagrin. André, le pilote de chasse qui guide les aviateurs au sol avec un talkie-walkie. André, le peintre maudit, exposé au Louvre sous un faux nom.

Et puis, il y a son fils, Emile, douze ans. C'est un peu nous en somme. Emile, c'est la petite éponge que nous étions enfant, capable d'absorber l'immensité de l'océan avec toutes ses sirènes. L'âge de tous les possibles. Parfois, au fil du texte, l'adulte que je suis me tirait par la manche et me disait : « tu trouves ça normal, toi, un père qui fait croire tout ça à son fiston, même par jeu ? ». Mais on oublie la voix ou on fait semblant de ne pas l'avoir entendue, comme un enfant, et on se retrouve haletant, dans une rue au milieu des passants, poursuivi par la police avec une enveloppe à donner au chef de l'OAS. Et quand on ouvre l'enveloppe et qu'on découvre que c'est une coupure de journal qui annonce la mort de Gary Cooper, on est pris d'un léger malaise. Et on redevient adulte. La petite voix nous susurre à nouveau : « mais tu ne vois pas qu'on te mène en bateau ? ».

Oui, peut-être. En bateau. Mais même au milieu de l'océan, je tiens la main. Je ne sais pas où je vais mais j'aime cette dérive. Parce que je sens que cette main qui m'entraîne est ferme. Elle me porte. Moi, ce que j'aime justement, c'est me laisser porter. Dans la main de Chalandon, je sais ce que je suis : un enfant qui croit encore et un adulte qui renonce à ses certitudes.

Mais je prends des claques aussi ! Et la paire de mains qui les donne est d'une violence inouïe ! L'enfant que je suis fixe alors « la porte d'entrée comme un naufragé surveille le canot » mais la porte d'entrée est trop loin et c'est celle d'un placard qui se referme sur moi. Je suis dans le noir. Ma mère pleure. Impuissante. Et la mère que je suis dit alors à cette femme de lâcher son plat de lentilles, d'attraper son fils par la main et de courir vers la porte d'entrée. Ou de cogner. Car je me sens chavirer et je voudrais empêcher ce naufrage. Pour effacer la honte et laver l'honneur des femmes. Tenir l'enfant, sauver l'enfant.

La femme que je suis voudrait aussi prendre la main de cette femme et lui dire qu'elle ne peut pas accepter, qu'elle ne doit pas tolérer. Et d'une voix étouffée, à peine audible, comme dans un rêve, je lui crie de ne plus marcher sur la pointe des pieds « comme une vieille danseuse », je lui dis d'arrêter de nettoyer ses vitres, ça ne sert à rien, la lumière n'y rentrera pas si elle continue à vivre dans cette cécité-là.

Heureusement, il y a Biglioni ! L'ami dévoué d'Emile. Le fidèle. Celui qui accepte tout, qui vous croit sur parole. L'adulte que je suis et qui tient fermement la main d'Emile a bien ri. Ce pauvre Biglioni ! Il a séché l'école, saccagé l'appartement de ses parents, juré de tuer de Gaulle, et fugué pour partir en Amérique se marier avec Brigitte. Quel idiot ! Sa course finit dans un carton sur la route de Vienne ! Faut-il être naïf tout de même !

Mais mon rire cesse aussitôt lorsque Chalandon, en me pressant la main, me glisse à l'oreille : « Je t'ai bien eue toi aussi, comme Biglioni, tu y as cru à tout ça ! Non ? ». A ces mots, je me sens désarmée, vaincue car la magie a bel et bien opéré et je ne peux que saluer le talent de l'artiste.

Alors, je referme le livre et je reprends pied sur un sol que je trouve presque trop lisse. Dans ma bouche, j'ai encore le goût du vinaigre que le père a laissé dans les mignonnettes à la place du whisky. Dans mes oreilles, j'entends encore le craquement d'une bande son dans un magnétophone et une phrase stupide qui revient comme une vieille rengaine : « tu connais ton père ! ».

Quand je rouvre les yeux par-dessus le livre, le visage d'un homme me regarde : c'est le monomane du commandement militaire. C'est un tableau de Géricault. L'homme qu'il a peint est bien malade et Emile, devenu restaurateur de tableaux, ne pourrait pas en venir à bout, même avec une boîte entière de coton tiges. Dans le regard de cet homme, il y a l'œil magnétique d'André. Je me demande comment l'addition de toutes ces petites touches de peinture ont pu lui donner vie. Comment, moi, spectatrice se tenant à distance du tableau, j'ai la ferme intuition qu'il me regarde. C'est la magie d'une grande et belle œuvre et croyez-moi, sur ce sujet, Chalandon en sait beaucoup.

(1) Sorj Chalandon a travaillé comme journaliste à *Libération*. Ses reportages sur l'Irlande du Nord et le procès Klaus Barbie lui ont valu le prix Albert-Londres en 1988. Il est aujourd'hui membre de la rédaction du *Canard enchaîné*. Il est l'auteur d'*Une promesse* (prix Médicis en 2006) et du *Quatrième Mur* (prix Goncourt des lycéens en 2013 et prix des lecteurs du Livre de Poche en 2015).